ODÉON

THÉÂTRE DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

Berlin mon garçon

de **Marie NDiaye**

mise en scène **Stanislas Nordey**

Spectacles à venir

jusqu'au 26 juin / Berthier 17e

Faith, Hope and Charity

texte et mise en scène **Alexander Zeldin**
artiste associé
en anglais, surtitré en français

avec le Festival d'Automne à Paris

——

30 juin – 10 juillet / Berthier 17e

Que ta volonté soit Kin

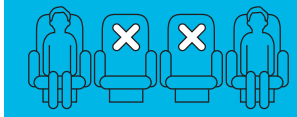
de **Sinzo Aanza**
mise en scène **Aristide Tarnagda**

dans le cadre de la saison Africa2020
avec le Festival d'Automne à Paris

Abonnez-vous à la saison 2021 – 2022 sur *theatre-odeon.eu*

En salle, je respecte :

Le port du masque obligatoire



Mon placement, qui respecte les règles de distanciation

Une entrée et une sortie orchestrées

——

La Maison diptyque apporte son soutien aux artistes de la saison 20-21

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité
arte
TROISCOULEURS
inter

Conception graphique : Atelier ter Bekke & Behage
Maquettiste : Solie Morin
Imprimerie : Média graphic
Licences d'entrepreneur de spectacles 1092463 - 1092464

Berlin mon garçon

de **Marie NDiaye**
mise en scène **Stanislas Nordey**

16 – 27 juin 2021
Odéon 6e
durée 1h40

avec
Marina
Hélène Alexandridis
Rüdiger
Claude Duparfait
Charlotte
Dea Liane
Esther
Annie Mercier
La Cliente
Sophie Mihran
Lenny
Laurent Sauvage

collaboratrice artistique
Claire ingrid Cottanceau
scénographie
Emmanuel Clolus
lumière
Philippe Berthomé
son
Michel Zurcher
costumes
Anaïs Romand
vidéo
Jérémie Bernaert

et l'équipe technique de l'Odéon-Théâtre de l'Europe

le décor et les costumes sont réalisés par les ateliers du Théâtre National de Strasbourg

Marie NDiaye, Claude Duparfait et Laurent Sauvage sont artistes associés au Théâtre National de Strasbourg

production Théâtre National de Strasbourg

Trois pièces [*Délivrance*, *Berlin mon garçon*, *Honneur à notre élue*] de Marie NDiaye est publié chez Gallimard (coll. Blanche)

——

Tournée
Théâtre National de Strasbourg
du 22 février au 6 mars 2022

Équipe technique du TNS en tournée
régisseur général
Antoine Guilloux
régisseur lumière
Thibault d'Aubert
électricien
Jean-Laurent Napiwocka
régisseur plateau
Charles Ganzer
régisseur son
Mathieu Martin
régisseuse vidéo
Lucie Franz
cadreur
Morad Ammar
habilleuse
Bénédicte Foki

“Un cœur aussi haineux”

Entretien avec Marie NDiaye

Vous êtes autrice associée au TNS et vous avez écrit la pièce *Berlin mon garçon* pour qu’elle soit créée par Stanislas Nordey. Pouvez-vous parler de ce qui vous a inspirée, au départ de l’écriture ?
Quand Stanislas m’a proposé de me passer commande d’un texte, je lui ai demandé si un sujet l’intéressait particulièrement. Il m’a donné comme point de départ le mot “terrorisme”. Il ne m’a pas parlé d’événement précis ni de lieu, ou de personnages. Il y avait juste ce mot. J’étais libre d’en faire ce que je souhaitais.
Il se trouve que j’ai toujours été fascinée par les disparitions volontaires, ces gens qui s’évanouissent de leur entourage. Chaque année, des personnes font ce choix de disparaître du jour au lendemain.
Je m’interroge sur la force qu’il faut pour tout quitter, ou l’inconscience, ou le narcissisme peut-être. Cela reste un mystère. Qu’elle soit positive ou négative, il faut une force hors du commun pour se défaire de tout ce qui a constitué un être : les lieux, les gens...
Dans *Berlin mon garçon*, il est question de la disparition d’un jeune homme. On ne sait pas ce qu’il fait, ce qu’il veut faire. L’idée de ce garçon, duquel il semblerait qu’on puisse s’attendre à des actions plutôt néfastes, m’est venue de ce mot prononcé par Stanislas.
Marina, la mère du garçon disparu, se rend à Berlin pour le chercher. Elle se trouve obligée de cohabiter avec son logeur : Rüdiger. C’est un personnage ambigu, un être qui semble mener une vie banale, un retraité, mais qui est aussi très énigmatique...

Comment l’avez-vous imaginé ?
Ce que j’avais en tête, c’était que le jeune homme était parti à l’étranger – Berlin est venu naturellement car j’y ai vécu dix ans. Le personnage de Rüdiger m’a vraiment été inspiré par le lieu où il habite, Corbusierhaus, qui est l’immeuble où j’ai moi-même vécu. C’est un endroit très original, une reproduction de La Cité radieuse à Marseille, en moins bien. Corbusierhaus a été bâti en 1957, pas si longtemps après la guerre, quand il y avait un fort besoin de logements sociaux. Pendant plusieurs décennies, il a été habité par des familles modestes avec des enfants. Comme c’est un endroit plaisant, souvent les gens y sont restés et y ont vieilli. Jusqu’à il

y a une quinzaine d’années, c’était un immeuble habité par de vieux couples, beaucoup de vieilles dames seules. Depuis, ça change, l’immeuble est très prisé. Il y a une population d’étrangers, français, scandinaves, britanniques, etc. – des gens qui ont un lien avec l’architecture, aiment Le Corbusier. Rüdiger, qui a une soixantaine d’années, était dans mon imaginaire un des derniers habitants modestes de ce lieu, on peut imaginer qu’il y a grandi. Et c’est vrai que c’est un être très solitaire, secret.

En parallèle de ce qui se passe à Berlin, on découvre Lenny, le père du garçon, qui a choisi de rester à Chinon, où Marina et lui tiennent une librairie. Comment vous est venue l’idée de cette construction en alternance dans ces deux endroits ?
À l’opposé de Berlin, je voulais qu’il y ait une petite ville française, dans ce qu’elle peut avoir à la fois de tranquille et de “réduit”. J’ai choisi Chinon, où je ne suis jamais allée, par rapport au nom, sa sonorité, par rapport à la situation géographique, loin des côtes, loin des frontières, loin de Berlin. En écrivant le premier dialogue entre Marina et Rüdiger, je savais que je voulais faire intervenir le mari de Marina, Lenny. Et sa mère, Esther.

Lenny parle de la librairie comme d’un lieu de “pensée et d’émulation”, mais aussi de “pureté et d’intransigeance”, et même d’un “lieu saint”. D’où vous est venue cette idée de sacré – non religieux – dans lequel aurait grandi le fils ?
En ce qui concerne la librairie, tout bêtement et concrètement, il se trouve qu’une ancienne libraire parisienne a tout quitté pour venir en ouvrir une dans la petite ville où j’habite, qui est plutôt “sinistrée”. Elle a voulu créer ce lieu qu’on pourrait qualifier d’intransigeant, justement. On n’y trouve que ce qu’elle estime être de la littérature, vendre n’est pas ce qui l’intéresse. Je pense que l’idée d’un milieu “intellectuellement pur” dans une ville de province m’est venue de là, avec ce que ça raconte des libraires : l’idée qu’ils vendront peu, voire très peu, mais des choses qui leur tiennent à cœur.
Et le revers de cela, c’est que ça parle aussi de l’élitisme.

Est-ce en ce sens qu’Esther dit que les livres sont responsables de la transformation du garçon ?
L’idée du “Livre” dont on parle toujours comme s’il fallait y mettre une majuscule, oui. L’idée que ça doit rester difficile, être le résultat d’un effort – et quelque chose de vertueux aussi. Et le fils sans doute n’était pas à l’aise

avec ça. Peut- être qu'il ne se sentait pas à la hauteur d'une telle exigence ou qu'on le lui faisait sentir ? Je pense que c'est un sentiment terrible, d'être perçu comme un être "décevant".

Il y a, dans la pièce, des références aux contes : "Pinocchio" avec l'âne, "Les six frères cygnes" avec la chemise de fleurs. Est-ce un univers dont vous vous sentez proche ?

J'aime tant les contes, je les connais depuis si longtemps, ils font vraiment partie de mon mental, de ma réflexion et de mes inspirations. Suivant les personnages, suivant ce qui se passe, me viennent aussitôt à l'esprit toutes sortes de contes. J'en élimine parce que sinon, ce serait trop présent, mais ça m'est une manière naturelle de penser.

L'univers des contes est loin d'être enfantin. L'histoire de Pinocchio, par exemple, est d'une cruauté extrême. Le sort des enfants désobéissants qui se retrouvent transformés en ânes et qui deviennent des animaux esclaves, fouettés, maltraités de mille façons, c'est d'une incroyable dureté.

Les aspirations des personnages évoluent vers leur contraire. Marina est prête à tout pour retrouver son fils à Berlin puis semble stopper sa quête. Lenny, qui a choisi l'attente à Chinon et le silence, se rend finalement à Berlin, parle de "battue", d'aller chercher le garçon dans toutes les rues. Comment s'est opérée cette transformation des personnages ?

Je ne l'avais pas prévue. L'évolution de Marina s'est construite avec la manière dont le personnage de Rüdiger s'est développé. Au départ, peut-être que dans mon esprit Rüdiger était quelqu'un de peu attirant, chez lequel il n'y avait aucune forme de séduction envisageable. Finalement, en le faisant se développer, il m'est apparu que Marina pourrait se sentir bien près d'un tel homme, démodé, ancien, peu sûr de lui. Je n'avais pas prévu de la faire rester à Berlin. Je la voyais au contraire se cramponner à cette recherche du fils, puisque c'était le but de son départ. Et finalement la mise en relation avec cet étrange Rüdiger a provoqué chez moi une autre façon de voir Marina. Au point qu'il m'a semblé impossible qu'elle poursuive sa quête à Munich ou qu'elle revienne à Chinon.

De même que l'idée du départ de Lenny m'est venue par rapport à la manière dont le personnage d'Esther s'est développé. Même quand il en est éloigné de 1500 km, elle reste présente. Il est mû par cette mère qui parle en lui, qui pense en lui.

Hélène Alexandridis, Claude Duparfait © Jean-Louis Fernandez

Sophie Mihran, Annie Mercier, Laurent Sauvage

Laurent Sauvage, Annie Mercier

Hélène Alexandridis

Hélène Alexandridis, Claude Duparfait

Dea Liane, Claude Duparfait

Hélène Alexandridis, Claude Duparfait

Laurent Sauvage, Hélène Alexandridis, Claude Duparfait

La question de la responsabilité, jusqu'alors sous-jacente, jaillit dans les mots que Charlotte adresse à Marina par l'intermédiaire de Rüdiger : "demandez-lui ce qu'il a vécu d'effroyable à Chinon pour transporter jusqu'à Berlin un cœur aussi haineux". En tant que parent, comment échapper à cette interrogation effroyable ?

Oui, c'est d'autant plus terrible que ça me semble être une question fausse, ou du moins trop simple. On pense que ce qu'on a vécu enfant ou adolescent détermine qui on devient, et c'est sans doute généralement vrai, mais pas forcément, pas seulement. On peut avoir été des parents corrects, au sens de suffisamment aimants, et ne pas du tout comprendre ce qui se passe. J'avais été frappée par l'histoire du garçon qui a assassiné avec un complice le père Hamel à Saint-Étienne-du-Rouvray. Il a été élevé par des parents qui ont travaillé dur. Tous les enfants, sauf lui, sont qui médecin, qui enseignante… C'est une belle histoire d'immigration. Qu'est-ce qui fait que ce fils va se radicaliser et commettre un acte monstrueux ? On ne sait pas ce qui se passe dans la vie intime des familles, mais quand on regarde les choses de loin, on se dit qu'il n'aurait jamais dû se retrouver là.

Est-ce que ses parents, ses frères et sœurs, comprennent ce qui s'est passé ? Je n'en sais rien, mais je peux imaginer que ce garçon reste un mystère, même pour ses proches. C'est pour cela que la question de Charlotte est trop banale, partant d'un lieu commun. La vie est souvent plus compliquée. Des choses dépendent évidemment de l'enfance, de l'amour que l'on a reçu… Mais être "bien éduqué" ne suffit pas. Il n'y a pas d'explication, de raison, à tout.

Il y a dans plusieurs de vos pièces ou romans l'idée d'un personnage à la fois central et qui disparaît ou a disparu – par exemple dans *Hilda* ou *La Cheffe* – et qui vit à travers la parole des autres…

C'est vrai, il y a des personnages qui s'évanouissent, ou qui s'estompent. Ils existent à travers les autres, ou plutôt à travers leurs interprétations – qui peuvent être contradictoires d'ailleurs, ou "arrangées", ou de mauvaise foi –, ce travail de la mémoire, qui est aussi une forme d'écriture ou de réécriture et qui ne vaut comme vérité que pour celle ou celui qui livre une interprétation… Parce qu'il est sans doute illusoire de penser pouvoir cerner un être, même proche.

Extrait d'un entretien réalisé par Fanny Mentré, conseillère littéraire et artistique au Théâtre National de Strasbourg, le 27 février 2019 à Bordeaux

Extrait

Marina
Voilà donc cette ville, me disais-je, voilà donc ce Berlin qui les retient par quelle force ténébreuse quel pouvoir inexplicable et qu'il me faudra pourtant comprendre et m'expliquer à moi-même si je veux trouver mon fils puisque mon fils a écouté lui aussi, me disais-je me sentant vaguement moins mal à présent, il a écouté les voix qui lui promettaient qu'il ne serait jamais contraint ni observé ni tancé, jamais réveillé le matin ni jamais poussé hors de la nuit infinie, jamais renvoyé d'aucune fête ni jugé ni prisonnier d'aucune morale, et le voilà, voilà mon fils sautant joyeusement dans la charrette aux roues enveloppées de tissus pour ne faire aucun bruit, le voilà embarqué vers le pays des plaisirs et de la nuit sans trêve sans prêter attention au triste regard des ânes qui emmènent le convoi, au regard glacé bleuâtre du petit homme dont le fouet rapide

Rüdiger
Voilà donc cette ville, se disait-elle comme j'écoutais la rumeur de ses pensées accablées et l'observais qui gardait son visage obstinément tourné vers la vitre de la voiture pour éviter peut-être que je voie sur ce visage l'abattement et la colère, oui je pouvais entendre aussi le sombre frémissement de la colère altérer dévoyer ses réflexions, de sorte que je brûlais de lui dire Que votre colère s'écarte de moi si j'en suis la cause, j'étais consterné de ne pouvoir lui dire Ne croyez pas que je sois celui que j'ai l'air d'être avec mon regard froid mon allure digne et froide et bêtement renfermée, je voulais lui dire et ne pouvais lui dire Je suis un homme sensible et bon, je ne pouvais le lui dire à cause de cette habitude de distance de pudeur absurde et d'inutile quant-à-soi qui est mienne depuis si longtemps qu'elle a construit autour de mon désir de ma volonté de mon intimité une paroi de glace. Comme j'aurais voulu pouvoir lui dire Que votre colère s'écarte de moi, qu'elle laisse en paix le pauvre Rüdiger le véritable Rüdiger qui lutte en ce moment même pour s'extraire de la glace et du silence et de l'excessive bienséance, qui lutte chaque jour de sa vie pour tenter d'éclipser le glacial Rüdiger au fouet cruel aux yeux pâles sévères inexpressifs mais je suis un homme, je suis un homme sensible et bon

Marina
Voilà donc cette ville, me disais-je, voilà donc ce Berlin diabolique qui tient mon fils captif sans qu'il en ait peut-être même encore conscience de même que les garçons joyeux insouciants et paresseux ne sentent pas tout de suite leur fine peau d'enfant se couvrir de poils rêches, ne sentent pas leur pousser oreilles sabots museau ne sentent pas encore claquer au-dessus d'eux le fouet méchant du petit homme le fouet rapide de celui qui connaît la vie, mon fils ne connaissait rien à la vie, me disais-je, avant d'aller bras tendus cœur impatient radieux vers ce Berlin sinistre où

Rüdiger
Elle se disait Mon dieu la laideur de ces avenues interminables bordées d'immeubles casernes, elle se disait Le taxi n'arrivera jamais au bout de rues pareilles infinies implacablement droites, ni courbe ni déclivité ni rien qui tourne ne change d'avis

Marina
Nous allons rouler sans fin

Rüdiger
Elle se disait Nous allons rouler sans fin et la glace de son cœur figera le mien

Trois pièces, Berlin mon garçon, Gallimard, 2019, p. 42

Stanislas Nordey

Metteur en scène de théâtre et d'opéra, acteur et pédagogue, Stanislas Nordey met en scène principalement des textes d'auteurs contemporains tels que Gabily, Karge, Lagarce, Mouawad, Crimp, Handke, etc. Il revient à plusieurs reprises à Pier Paolo Pasolini et collabore depuis quelques années avec l'auteur allemand Falk Richter. Acteur, il joue notamment sous la direction de Christine Letailleur, Anne Théron, Wajdi Mouawad, Pascal Rambert, Anatoli Vassiliev, et parfois dans ses propres spectacles, dont *Affabulazione* de Pasolini (2015) ou *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis (2019). Tout au long de son parcours, il est associé à plusieurs théâtres (Théâtre Nanterre-Amandiers, École et Théâtre national de Bretagne, La Colline-théâtre national), ainsi qu'au Festival d'Avignon en 2013. De 1998 à 2001, il codirige avec Valérie Lang le Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. En 2014, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg (TNS) et de son école, où il engage un important travail avec 23 artistes associés – auteurs, acteurs et metteurs en scène. En 2016, il crée *Je suis Fassbinder*, en duo avec l'auteur et metteur en scène Falk Richter et recrée *Incendies* de Wajdi Mouawad. En 2017, outre la création d'*Erich von Stroheim* de Christophe Pellet, Stanislas Nordey interprète *Baal* de Brecht mis en scène par Christine Letailleur et Tarkovski, dans *Tarkovski, le corps du poète* de Simon Delétang. En 2018, il joue dans *Le Récit d'un homme inconnu* d'Anton Tchekhov mis en scène par Anatoli Vassiliev, et créé au TNS. Il est Mesa dans *Partage de midi* de Paul Claudel mis en scène par Éric Vigner, créé au TNS puis en tournée. En 2019, il met en scène *John* de Wajdi Mouawad et crée *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis à La Colline puis présenté à Strasbourg. Une tournée internationale pour ces deux derniers spectacles se poursuit depuis. Il joue dans *Architecture*, texte et mise en scène de Pascal Rambert, créé au Festival d'Avignon 2019. En 2020, il retrouve Éric Vigner pour le rôle de Mithridate dans la pièce éponyme de Racine. En 2021, il crée des textes de deux autrices associées au TNS : *Berlin mon garçon* de Marie NDiaye et *Au Bord* de Claudine Galea.

CERCLE DE L'ODÉON

Soutenez la création théâtrale

Devenez membre du Cercle de l'Odéon

L'Odéon-Théâtre de l'Europe remercie l'ensemble des mécènes, membres* du Cercle de l'Odéon et spectateurs qui ont continué à soutenir la création artistique et les activités du théâtre pendant sa fermeture au public. Nous sommes heureux de vous accueillir de nouveau.

Hervé Digne est président du Cercle de l'Odéon

Entreprises

Mécènes d'un spectacle

LVMH
MOËT HENNESSY • LOUIS VUITTON

MAZARS

Mécène
Rothschild & Co

Grands bienfaiteurs
Crédit du Nord
Eutelsat
Mediawan

Bienfaiteurs
Fonds de dotation
Abraham Hanibal

Amis
Fleurus Avocats
John Pietri Conseil
RG Consulting
Skilt
Spirit Now London
Relecom Partners

Partenaires de saison
Champagne Taittinger
Château La Coste
Maison diptyque
Rosebud Fleuristes

Contact
Juliette de Charmoy
01 44 85 40 19
cercle@theatre-odeon.fr

Particuliers

Cercle Giorgio Strehler
Arnaud de Giovanni, président

Mécènes
Christian et Béatrice Schlumberger

Membres
Julie Avrane
Isabelle de Kerviler
Fady et Caroline Lahame
Alban de La Sablière et Mary Erlingsen
Henri et Véronique Pieyre de Mandiargues
Hélène Reltgen
Francisco Sanchez
Vanessa Tubino
Philippe et Florence Vallée
Juliette de Wouters-Chevalier

Cercle de l'Odéon

Grands bienfaiteurs
Jacques Biot
Jessica Guinier
Nicole Nespoulous

Bienfaiteurs
Jad Ariss
Pierre Aussure
Lena Baume
Marie-Hélène Bensadoun-Broud
Guy Bloch-Champfort
David et Véronique Brault
Anne-Marie Couderc
Philippe Crouzet et Sylvie Hubac
Pierre-Louis Dauzier
François Debiesse
Jacques Delsaut
Isabelle Dieuzy-Labaye
Stéphane Distinguin
Julien Facon
Montserrat Franco
Richard et Sophie Grivaud
Christine Hallak
Caroline Hazan
Anouk Martini-Hennerick et Bruno Hennerick
Judith Housez-Aubry
Astrid Panosyan
Marguerite Parot
Claude Prigent
Françoise Prot
Christian Roch
Raoul Salomon et Melvina Mossé
Louis Schweitzer
Angélique Servin
Patrice et Sophie Spinosi
Jean-Noël Touron
Martin Volatier et Maïder Ferras

Parrains
Marie-Ellen Boissel
Nicole Demanche
Florence Desbonnets
Pascal Houzelot
Marie-Jeanne Husset
Priscille Jobbé-Duval
Stéphane Layani et Marie-Anne Barbat-Layani
Léon et Mercedes Lewkowicz
Alexandra Olsufiev
Anne Philippe
Ludivine de Quincerot
Antoinette de Rohan
Alexandra Turculet
Sarah Valinsky
Gilles Varinot

Les amis du Cercle de l'Odéon
Les donateurs du programme Fabrik'Odéon

*Certains donateurs ont souhaité garder l'anonymat / liste au 2 juin 2021

Publicis Rhône